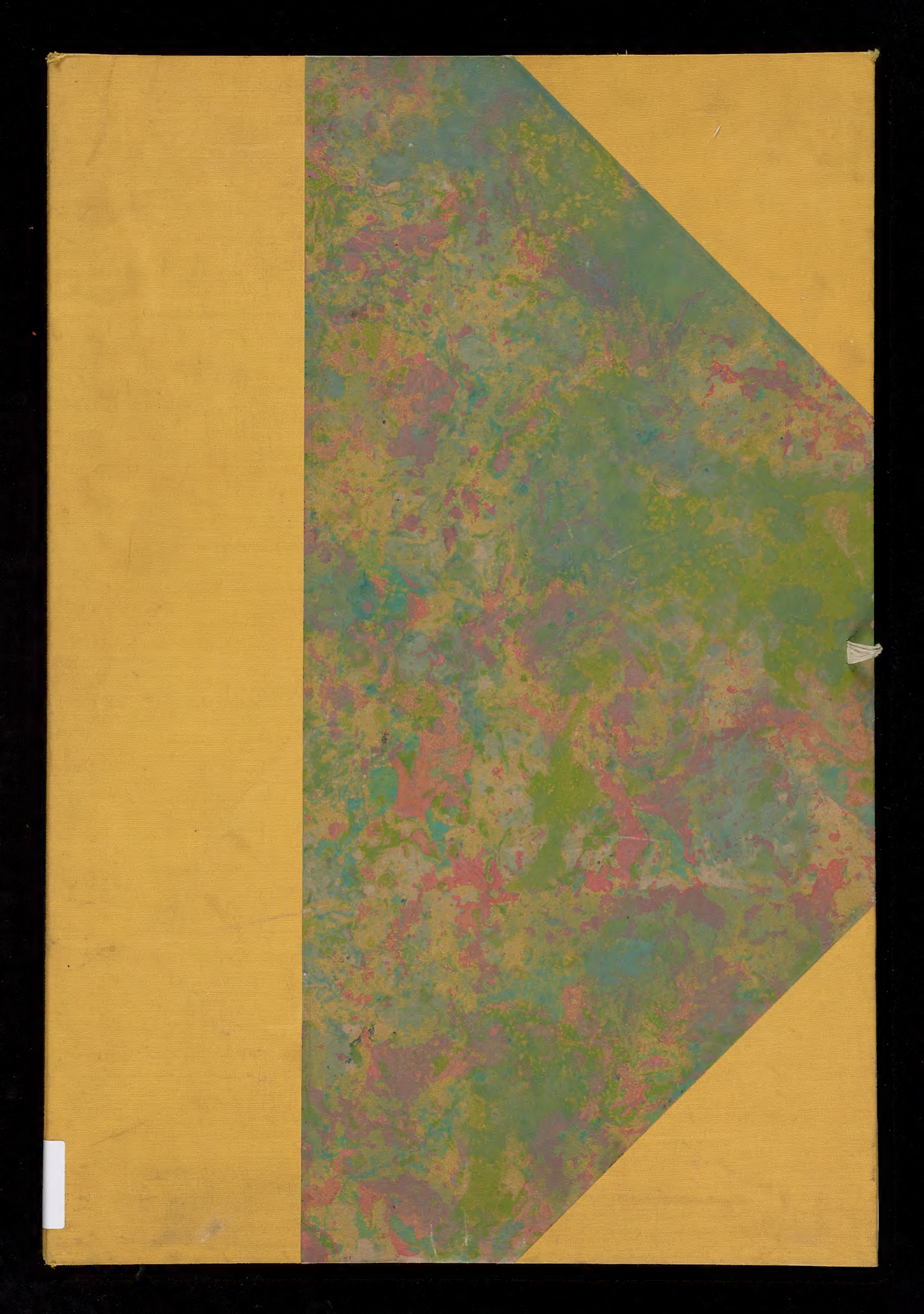




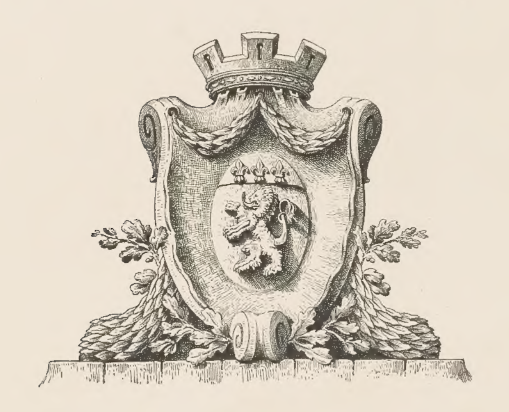
ROGATIEN LE NAIL
ARCHITECTE

LYON

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AUX

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES



PARIS
LIBRAIRIE DES ARTS DÉCORATIFS
A. CALAVAS, Éditeur
68, Rue Lafayette

[1909]

LYON

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AUX

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES



Fronton de la Caserne de Serin. — Ancien Grenier de l'Abondance, Bertaud de La Vaure, architecte (1722).

L'Architecture & la Décoration à Lyon

au XVIIe & au XVIIIe siècles



EU de cités furent aussi favorisées que Lyon au point de vue de leur situation géographique. Arrosée par ses deux fleuves serpentant au pied de collines dans le décor que lui font les dernières ramifications des Cévennes et le majestueux panorama des Alpes, l'ancienne capitale des Gaules a le droit de se glorifier de sa situation incomparable et du charme de ses environs [1].

Ville romaine, elle avait vu, sous les empereurs, ses coteaux se couvrir de riches villas qui furent, au témoignage de Sénèque, sous le règne de Néron, anéanties par une pluie de feu (an 48) « de telle sorte que les gens des campagnes, qui vinrent au matin vendre leurs denrées au marché, n'en retrouvèrent pas trace ». Cité franque, ses monuments sont renversés par les Sarrazins (725). Le Moyen Age la couvre de délicates habitations groupées autour de ses églises et de ses cloîtres, véritables écoles d'art, qui disparaissent au cours des siècles. Combien de ces monuments restent encore debout aujourd'hui ?

Il nous eût été loisible de reproduire les vestiges de ces temps-là : les spécimens de notre architecture romane offrent un rare intérêt. L'église Saint-Martin-d'Ainay couverte d' « imbrications » bicolores et de décorations à « billettes », la manécanterie du XIe siècle, l'abside de la cathédrale Saint-Jean, le porche de Saint-Pierre et l'église Saint-Paul sont autant de remarquables monuments. Les habitations du XIIIe au XVIe siècle que nous possédons dans les anciens quartiers de la rive gauche de la Saône auraient pu nous fournir matière à un travail fort intéressant. Nous n'avons voulu nous attacher ici qu'à l'étude des XVIIe et XVIIIe siècles, dont nous présentons les monuments publics et parfois de simples détails empruntés aux maisons des particuliers.

(1) Voici en quels termes Stendhal, dans ses *Mémoires d'un touriste*, s'exprime au sujet de Lyon : « . . . . Je suis monté sur la tour de l'église de Fourvières. La vue est admirable. La Saône paresseuse coule avec lenteur, sur des rochers au pied de la colline; au delà de la ville, du côté du Dauphiné, on aperçoit le Rhône impétueux qui vient se joindre à la Saône *paresseuse* à l'extrémité de la presqu'île de Perrache (au pont de la Mulatière) et l'entraîne avec lui..... Au delà du Rhône, et d'une plaine de huit à dix lieues, on aperçoit tout près de terre les sommets les plus élevés des montagnes du Dauphiné, et enfin, beaucoup sur la gauche, quand le temps est serein, et surtout après une pluie d'été, on a la vue du vénérable Mont Blanc, dont le trapèze s'élève bien au-dessus des nuages (1837).

En 1600, malgré les irréparables ravages commis, au siècle précédent, par le baron des Adrets et ses bandes, la physionomie de Lyon avait encore conservé un caractère fort pittoresque.

L'entrée de la ville, par la Saône, offrait un aspect des plus riants. Glissant, lente, au pied du vieux château-fort de Pierre Scize, la rivière en reflétait les murailles crénelées ; gardien vigilant à travers les siècles, l'antique manoir des archevêques de Lyon, juché sur son rocher à pic, dominait la cité. En arrière, les courtines, interrompues de distance en distance par les tours, se profilaient sur les hauteurs. A gauche, l'ancien fort Saint-Jean et les remparts de la colline Saint-Sébastien défendaient la ville vers le Nord.

Deux haies de maisons inégales et diverses d'aspect bordaient la Saône; la plupart d'entre elles, suspendues en encorbellement au-dessus de l'eau, semblaient s'être avancées pour y contempler leur image.

Point de quais : les nécessités de la défense, restreignant le front des remparts, contraignaient les constructeurs à utiliser tout espace demeuré libre et à créer ces surplombs qui apportaient tant de charme et d'originalité aux maisons d'autrefois, qui

Sans ordre et sans alignement,
Alors poussaient au bord des rues
Dans l'imprévu le plus charmant,
Tantôt creuses, tantôt ventrues.

De là ces grappes d'habitations accrochées au-dessus de l'eau ou flanquées aux arches des ponts comme on pouvait en voir sur notre ancien pont de Saône.

Les églises échappées à la dévastation émergeaient au-dessus des habitations; la vénérable cathédrale profilait ses clochers ajourés sur un décor de verdoyants coteaux. Au bas, la Saône, après avoir caressé le mur d'enceinte de l'abbaye d'Ainay, abrité d'arbres plusieurs fois séculaires, mêlait ses eaux aux flots impétueux du Rhône et se perdait avec lui dans un lointain de brumes légères.

L'extension de la ville se porta naturellement, tout d'abord, sur l'ancien tènement de l'abbaye d'Ainay qui s'étendait depuis le confluent jusqu'au pont du Rhône et aux couvents des Jacobins et des Célestins. Ce vaste espace, à peu près dépourvu d'habitations, était égayé de bouquets d'arbres, de vergers et de jardins qui en occupaient la plus grande partie. C'est là que vont se faire particulièrement sentir les transformations des règnes de Louis XIII et de Louis XIV : des quais sévères, des rues animées, de somptueuses demeures vont bientôt remplacer les rives enchanteresses, les parterres fleuris où bourdonnaient les abeilles, les ombrages où les citadins venaient se reposer le soir.

Dès la première période de transformation du XVII[e] siècle, la place Bellecour est réservée, des rues sont tracées, des hôtels particuliers jalonnent ces alignements primitifs. On voit tomber les vestiges de l'enceinte fortifiée du XII[e] siècle qui protégeait autrefois l'abbaye; le bastion, élevé au XVI[e] siècle à la pointe de la presqu'île afin de préserver la ville d'une attaque possible des troupes de Charles-Quint, disparaît; de nouveaux remparts s'élèvent, sous la direction d'habiles ingénieurs et architectes ; la presqu'île en est entourée depuis la porte de la Barre du pont du Rhône, jusqu'à la porte de Neufville qu'on édifie sur la Saône ; puis les constructions apparaissent.

En 1616, le Père Jésuite Etienne Martellange[1] présente aux recteurs de l'Aumône Générale les plans de l'Hospice de la Charité, qui devra être édifié dans la partie orientale et méridionale de Bellecour ; Pierre Picquet[2] est chargé de mettre ce projet à exécution en s'aidant des conseils de son premier auteur. Ces bâtiments couvraient un vaste quadrilatère avec des corps de logis limitant neuf cours dont une seule, celle du milieu, était entourée de constructions sur les quatre côtés, les huit autres présentant chacune un côté ouvert pour favoriser l'aération. L'ensemble de l'édifice, si l'on excepte les galeries couvertes d'arcades, ne comportait aucune recherche décorative ; seule, la chapelle, laquelle ne fut d'ailleurs achevée que plus tard, avait un certain caractère. Sans harmonie avec la nef, le clocher semble indépendant ; il fut édifié d'après les

(1) Martellange (Étienne), architecte (1568-1641), né à Lyon, fut admis à la Compagnie de Jésus le 24 février 1590. Il est l'auteur de nombreux collèges et noviciats de Jésuites.

(2) Picquet (Pierre), recteur de l'Aumône de Lyon (Hospice de la Charité), s'occupa activement, en 1616, de la construction de cet hospice avec Étienne Martellange.

plans du célèbre cavalier Bernin (1598-1680), plans qui lui furent demandés lors de son passage à Lyon, à son retour en Italie; une tour octogonale à deux étages en forme la partie supérieure et repose sur une assiette quadrangulaire, dont les écoinçons sont garnis de quatre torchères d'amortissement; un lanternon surmonte le dôme dont elle est couverte.

A l'ouest de la ville, l'entrepreneur général des ponts de France, Christophe Marie, jetant, en 1634, sur la Saône, un pont de bois en face de la place Bellecour et du palais archiépiscopal, reliait la ville nouvelle aux plus anciens quartiers et la « colline de la prière » voyait s'élever de nouveaux couvents: les Minimes en face de la croix de Colle (1625) et les Ursulines, montée Saint-Barthélemy. Dans la partie basse, divers immeubles étaient relevés, soit dans le quartier de la Juiverie, soit dans la partie comprise entre la montée de Tirecul et la rue Pissetruye jusqu'à la porte Saint-Georges.

Du côté opposé, vers l'est, le Rhône formait avec ses eaux glacées et torrentueuses une barrière qui paraissait infranchissable et qui ne permettait guère de soupçonner l'extension que deux siècles plus tard la ville prendrait sur les Brotteaux laissés à découvert.



Lyon. — Vue perspective prise de la rive gauche du Rhône, d'après Abraham Bosc.
Gravure de C. Savary et B. Gaultier (1626).

Vers le nord, au delà des remparts du XIV[e] siècle (qui prenaient naissance, sur les bords du Rhône, à la tour des Serpents, pour se développer jusqu'à la porte de la Roche, sur la Saône, en passant successivement par les tours du Griffon, Saint-Marcel et Saint-Vincent) jusqu'aux remparts bastionnés édifiés, par Louis XII, sur la colline Saint-Sébastien (aujourd'hui boulevard de la Croix-Rousse), quelques rares maisons s'étageaient seules parmi la verdure de gais jardins. Ce fut alors que l'architecte Jehan Maignan [1] traça, sur l'emplacement incomparable du domaine de Jean La Giroflée, les fondations de la Chartreuse de Lyon. La situation du nouveau bâtiment était tout à fait séduisante : en face de la colline de Fourvières, surplombant la Saône, ayant a ses pieds la ville tout entière, il regardait à droite et à gauche, à perte de vue, les montagnes.

Ce fut là le point de départ d'importantes constructions sur le coteau: les Carmélites s'établissaient

(1) Maignan (Jehan), maître d'œuvre. Il figure comme maître de métier pour les peintres dans les syndicats, de 1578 à 1600.

Reçoit, en 1582, 6 écus d'or pour les « portraits » qu'il avait faits pour la gravure des calices, platines et « chanettes » que la ville avait fait faire pour être envoyés à N.-D. de Lorette à cause de la peste.

En 1590, Dom Jean Thurrin, prieur, lui donne le prix fait pour la construction de l'église de la Chartreuse.

Il est dispensé cette année de garde et du guet à cause de cette entreprise.

En 1595, il est chargé avec Jean Perrissin, maître peintre, des compositions et peintures de décorations pour l'entrée à Lyon de Henri IV, et notamment d'un bateau que la ville avait fait construire pour le service du roi.

En 1600, il est chargé d'un travail analogue pour l'entrée à Lyon de Marie de Médicis.

peu après (1626) au domaine de la Gella, sur le sommet de la côte Saint-Vincent; les Feuillants édifiaient leur monastère sur le boulevard Saint-Clair et les Augustins leur église (aujourd'hui Saint-Denis) au delà des remparts (1628). Ces travaux provoquèrent une poussée de constructions particulières qui vinrent former le noyau du futur quartier de la Croix-Rousse.

Si de nouveaux quartiers surgissent, si la presqu'île voit naître une cité nouvelle, le centre de la ville, c'est-à-dire l'ancien quadrilatère, aux siècles précédents, la « cité bourgeoise », va être doté de vastes monuments.

Dès 1607, le Grand Collège de la Trinité, œuvre du Père Martellange, commence à sortir de terre; adossé, d'une part, aux courtines du Rhône, il est encadré par les rues Gentil et de Petestroit. La façade de la Chapelle seule retient l'attention, elle indique une recherche d'art architectural, bien qu'un certain manque d'harmonie dans les proportions trahisse l'inexpérience. L'architecte n'a cherché là — comme, d'ailleurs, en son projet pour l'Hospice de la Charité — que la simplicité et la commodité.

A quelques centaines de mètres plus bas, le long du Rhône, nous trouvons l'Hôtel-Dieu. En 1623, cet hôpital ne possédait, à la descente du Pont du Rhône, qu'un espace restreint et des bâtiments insuffisants pour les soins à donner à une population toujours croissante.



Vue perspective a vol d'oiseau de la Maison de Ville de Lyon, édifiée par M. Simon Maupin, voyer de la dicte ville.
(Extrait de la *Topographie de la Gaule*, de Zeiller Mérian, 1657.)

Les recteurs de l'Hospice — notables de la ville réélus, par moitié, chaque année et qui régissaient l'Hôtel-Dieu — résolurent son agrandissement. Un nommé Laure, bourgeois de Lyon, se chargea de présenter les plans qui servirent à édifier cette merveilleuse partie de l'Hôpital que nous admirons encore aujourd'hui.

Ces bâtiments, disposés en plan cruciforme, sont les premiers qui se présentent à l'entrée de la cour de la croix, sur la place de l'Hôpital. Le cloître ne comporte que de simples arcades d'un aspect sévère, mais, au fond, dominant l'ensemble, surgit le superbe dôme du XVII[e] siècle, il est contrebouté par quatre tourelles quadrangulaires coiffées de pignons, un double lanternon ajouré surmonte l'édifice et lui donne cette élégance que lui envient nos monuments modernes.

La chapelle qui y est adjointe, placée sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié, fut érigée, entre 1637 et 1645, grâce aux libéralités de nombreux citoyens, sans qu'il en coûtât rien à l'Administration de l'Hôpital. Elle comporte une imposante façade, d'une rare originalité, œuvre de l'architecte lyonnais Guillaume Ducellet; celui-ci sut, très heureusement, prendre ce parti magistral — qui place le monument en bon rang parmi les belles églises du règne de Louis XIII — en faisant reposer le grand arc de la façade sur des pilastres ioniques. Les deux clochers, qui l'encadrent harmonieusement, sont décorés, de haut en bas, par de larges chutes de fleurs et de fruits; leur couverture, en dôme allongé, est surmontée de campaniles ajourés qui se détachent légèrement sur le ciel [1].

(1) C'est ce monument d'une réelle valeur architecturale, précieux legs des générations disparues, orgueil de la seconde ville de France, que des vandales ont eu l'intention de jeter à terre; le beau dôme de Laure devait le suivre dans cette ruine!

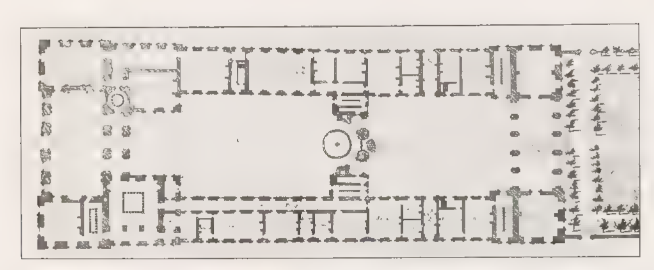
Voy. *Journal des Débats*, N[os] des 17 Janvier 1908, 9 Juillet et 6 Août 1909 : Articles de M. André Hallays.

Tous les travaux que nous venons d'énumérer peuvent marquer la première période de transformation de la ville de Lyon au XVIIe siècle ; la seconde période va s'ouvrir avec la construction du nouvel Hôtel de ville.

Pour bien se rendre compte de la hardiesse d'une entreprise aussi importante de la part du Consulat, nous devons nous reporter au début du XIVe siècle ; les premières délibérations légales du corps consulaire recevaient alors asile dans la petite chapelle Saint-Jacquème, sur la place du Pain, et la nef de l'église Saint-Nizier servait aux grandes assemblées de la commune. Nous pourrions suivre le consulat dans les hôtels qu'il occupa successivement jusqu'en 1646 ; à cette époque, il siégeait encore dans la modeste maison de la Couronne, qui subsiste toujours, au numéro 13 de la rue de la Poulaillerie.

Lorsqu'en 1646 fut enfin décidée l'édification de la nouvelle Maison de Ville — projetée depuis longtemps déjà — le Consulat était composé de Pierre de Sève, baron de Fléchères, conseiller du Roi, président et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon et prévôt des marchands depuis 1644 ; de Jean Vidaud, sieur de La Tour ; de Jean de Monlceau, docteur en droit, secrétaire de la commune ; de Rémond Séverat, sergent-major de la ville, et de François Basset.

Un emplacement avantageux se trouvait précisément à acquérir, sur les anciens fossés de la Lanterne, près du jeu de l'acquebutte, au levant de la place des Terreaux. La vente de la maison de la Couronne fournit



PLAN DES BÂTIMENTS DE LA MAISON DE VILLE DE LYON, édifiée par M. Simon Maupin, voyer de la dicte ville
Extrait de [illegible] de Zeiler [illegible]

les premières ressources et le Consulat se préoccupa d'arrêter les plans. Les échevins se réunirent le 8 mars 1646 et décidèrent, d'un commun accord, « qu'il serait raisonnable auparavant que commencer de travailler, avoir un desseing et qu'ils feraient dresser plusieurs plans, tant par maistre Simon Maupin, voyer de cette dicte ville, que par autres personnes d'icelle à ce entendues, lesquelles ils feront encore consulter par les plus experts architectes de la ville de Paris ».

Aussitôt après cette délibération, le Consulat écrit au marquis de Villeroy, gouverneur et lieutenant pour le Roi en cette ville, pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais, ainsi qu'à monseigneur l'abbé d'Ainay, lieutenant général au même gouvernement, en leur demandant leur concours pour l'obtention des lettres patentes nécessaires à la construction du nouvel édifice et leur annonçant qu'ils faisaient travailler aux plans et dessins.

Les projets furent, peu après, présentés, l'un par l'architecte et ingénieur Jacques Lemercier, l'autre par Gérard Désargues (1593-1662), architecte et mathématicien, le troisième enfin par Simon Maupin [1]. Ce dernier projet fut seul retenu, mais on croit généralement que l'auteur s'inspira en quelques parties des

(1) MAUPIN (Simon), architecte et voyer de la ville de Lyon, né à Longeau près de Langres, est mort à Neuville-sur-Saône le 9 octobre 1668 ; il fut inhumé, le 10, dans l'église des Jacobins de Lyon. Il fut nommé le 16 juin 1637, voyer de la ville de Lyon en concurrence et survivance de Néry de Quibly et remplit ces fonctions jusqu'au 10 décembre 1661, époque où il donna sa démission.

En 1639, il assista — comme voyer de la commune et ingénieur ordinaire du roi — Wilhengen, gentilhomme hollandais, pour un devis dressé aux fins de maintenir le Rhône et de le ramener dans son lit.

En 1643, édifie l'édicule du pont de Saône pour abriter une statue de la Vierge de Hendricy.

En 1644, s'occupe de l'agrandissement et de l'embellissement de la chapelle Saint-Roch.

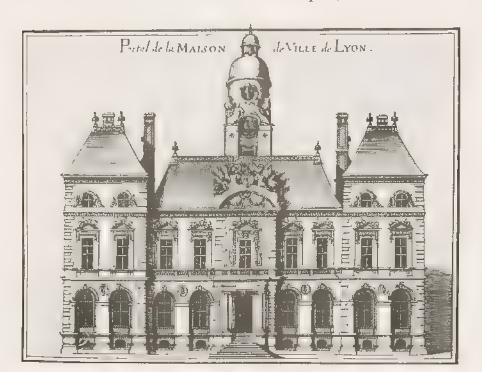
En 1646, prépare les plans de l'Hôtel de Ville.

projets de ses confrères, notamment dans la construction de l'escalier en ovale qui est attribué à Désargues. Les travaux furent commencés dès la réception des lettres patentes et la pose de la première pierre eut lieu le 5 septembre 1646.

La construction d'un monument de cette importance provoqua, dans la cité, un mouvement considérable parmi les diverses corporations; chacun rivalisa de science et d'adresse, sous l'habile direction du maître de l'œuvre, et la ville fut dotée d'un des plus beaux monuments de France.

La façade sur la place des Terreaux — qui, primitivement, ne comportait que deux étages — était d'une grande élégance *(voir notre gravure)*, coiffée de toitures à pans coupés, elle était dominée majestueusement par la Tour de l'Horloge qui la dépassait du double de sa hauteur ; des baies cintrées, ornées de mascarons, régnaient dans la partie inférieure ; au premier étage, de hautes fenêtres, auxquelles un fronton surmonté de deux lionceaux servait d'amortissement. Le maître sculpteur ordinaire de la ville de Lyon, le Liégeois Martin Hendricy, avait sculpté les figures et ornements la décorant, et notamment le fronton aux armes de France, avec trophées, au centre; les sculptures du beffroi — détruit, avec la façade, par l'incendie de 1674 — étaient dues à son ciseau.

Encadrée de deux colonnes ioniques, l'entrée du monument s'ouvrait sur le grand vestibule donnant accès à la cour intérieure. La décoration des façades de cette cour était large et d'une bonne tenue; dans le fond, un portique circulaire, du plus heureux effet, reliait les deux pavillons extrêmes que l'on voyait émerger au-dessus des autres corps du bâtiment; dans les niches ménagées se trouvaient des statues dues à Jacques Mimerel, sculpteur de la ville (1654). Trois arcades, percées dans le portique, conduisaient à une cour inférieure, parée de jardins à la française s'étendant jusqu'au Rhône et se terminant par des bosquets réguliers dont une gracieuse fontaine ornait le centre.



Portail de la Maison de Ville de Lyon, dessigné par Monsieur Simon Maupin, architecte et voyer de la dicte ville
(Gravure extraite de la *Topographie de la Gaule*, par Zeiller Merian, 1657)

La façade donnant sur ces jardins ne fut pas terminée ainsi qu'elle avait été projetée ; sur les plans présentés figurait la construction d'un magasin d'armes et de munitions qui régnait à la hauteur du premier étage ; ce magasin devait être supporté par des arcades ménageant, au rez-de-chaussée, une galerie couverte. Il est probable que l'on s'aperçut à temps du préjudice que n'aurait pas manqué de porter à l'édifice cette lourde adjonction qui eût aveuglé tout développement des perspectives : la faute ne fut pas commise.

A l'intérieur, la décoration des salles ne le cédait en rien à la munificence extérieure ; peintres, sculpteurs, artistes les plus renommés collaborèrent à cette œuvre magistrale. Thomas Blanchet (1614 1689), peintre et architecte, est l'un de ceux qui y apportèrent la plus large contribution, avec Germain Pauthot (1600-1675) qu'il remplaça comme peintre de la ville. Blanchet fut nommé en 1676 membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture « en considération du soin qu'il voulait prendre de l'établissement d'une école académique en la ville de Lyon ».

Retenons encore, parmi les sculpteurs, le nom de Nicolas Lefebvre, auquel on doit les superbes boiseries de la salle du consulat, dite salle des Échevins, ainsi que les deux belles figures en bois sculpté, de la Philosophie et de la Vérité, dont la grande cheminée est surmontée ; le plafond et ses motifs décoratifs, également en bois sculpté, sont l'œuvre du même sculpteur. Les lambris du vestibule de la salle de la Conservation avaient été exécutés par Laurent Lor, dit Champagne, maître menuisier, et par Jacques Liattier.

Les Lyonnais étaient, à juste titre, fiers de cet ornement de leur cité, quand survint le désastreux incendie de 1674 qui anéantit, en même temps que la somptueuse façade et ses toitures, une grande partie des

décorations intérieures. Ainsi mutilé, le monument fut abrité, pendant plus d'un quart de siècle, par une couverture provisoire.

L'architecte de l'Hôtel de Ville avait doté la cité de plusieurs autres constructions intéressantes; on peut citer, parmi celles qui sont parvenues jusqu'à nous, le petit édicule qui, placé au bas de la montée du Chemin Neuf, sert aujourd'hui de fontaine. Cet édicule, élevé au XVIIe siècle, sur le pont du Change, comportait une grande niche formant arcade d'ordonnance corinthienne avec fronton circulaire ; une Vierge, œuvre du sculpteur Jacques Mimerel, s'y trouvait alors abritée. Lors de la destruction du pont de pierre (1843), le petit monument fut transporté sur l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. La chapelle Saint-Roch-de-Choulans (aujourd'hui disparue) avait été agrandie et embellie par ce même architecte (1644).

L'édification de l'Hôtel de Ville avait, ainsi que nous l'avons dit, provoqué à Lyon une recrudescence de constructions, le quartier des Terreaux en subit tout particulièrement l'influence.

Dans la partie méridionale de cette même place, s'élevait le monastère des Dames Nobles de Saint-Pierre; des logements qu'elles occupaient alors, plusieurs étaient d'époque assez ancienne quand elles confièrent



Palais des Arts. — Ancienne abbaye des Dames de Saint-Pierre (Fr. de La Valfenière, architecte (1659).

(1667) à l'architecte François de La Valfenière le soin d'ériger le grandiose et large édifice qu'est aujourd'hui le Palais des Arts. Bien qu'un peu uniforme, la façade sur la place ne manque cependant pas de grandeur ; à l'intérieur, l'impression est meilleure encore : des galeries couvertes, supportant des terrasses suspendues, agrémentent de leurs arcades régulières le pourtour du jardin central

On peut encore signaler, à l'achèvement de cette période, l'érection de l'église Saint-Just (1665), dont la tradition attribue à tort la correcte et élégante façade à Ferdinand Delamonce.

La première période de transformation de la ville, au XVIIIe siècle, s'ouvrit avec la restauration de l'Hôtel de Ville.

En 1700, Jules Hardoin Mansart, surintendant des bâtiments de la Couronne, fut chargé de présenter le projet de cette restauration qui fut approuvé. « Cet architecte, qui aurait dû se borner à restaurer, dit un historien lyonnais, voulut opérer des changements et des additions, enfin mettre là son cachet particulier Au lieu de la toiture ardoisée à pans coupés, nous avons eu des mansardes et des dômes, sur les frontons angulaires des deux pavillons de la façade; nous avons eu des sculptures sans goût et cette lourde balustrade en pierre chargée de deux colossales statues d'Hercule et de Pallas. »

Il n'est pas douteux que la façade de Simon Maupin était, en même temps que plus légère et plus élégante, mieux proportionnée que la façade modifiée par Mansart ; le profil des toitures à pans coupés tranchait avec le dôme hémisphérique du beffroi et la partie centrale, étant moins élevée, donnait plus d'élancement à la tour; la présentation de l'ensemble était évidemment plus heureuse. Il serait, toutefois, injuste de méconnaître

les qualités des adjonctions et des substitutions de Mansart. Etant donnée la surélévation d'un étage dans le corps médial de l'édifice, la balustrade de couronnement apparaît, au contraire, avantageuse, puisqu'elle dissimule la toiture plate substituée à la première et dentèle agréablement le front de l'étage ; peut-être eût-il été cependant désirable de la voir régner au niveau de la corniche des frontons, en abandonnant alors le parti décoratif des petites fenêtres supérieures, l'importance des statues de Chabry diminuerait et les silhouettes du motif central et des dômes se seraient accusées, de ce fait.

Cette restauration n'était pas le premier travail de Mansart, à Lyon; déjà, en 1688, la ville lui avait demandé des plans et dessins pour le piedestal destiné à recevoir la statue équestre de Louis XIV par Martin Desjardins. L'architecte Robert de Cotte (1656-1735), beau-frère et élève de Mansart, qui venait d'être nommé membre de l'Académie royale d'Architecture et architecte du Roi, apporta à Lyon ces dessins et chercha un emplacement propre à l'érection; son choix se fixa sur la place Bellecour qui devint, par la suite, la place Louis-le-Grand. Fondue par les frères Keller, la statue, conduite par eau de Paris au Havre, puis transportée par mer jusqu'à Toulon, remonta le Rhône jusqu'à Lyon où elle aborda au port du Temple, en 1701. Elle ne fut placée sur son piédestal qu'en 1713, sous la surveillance de Simon, architecte du Roi, qui avait collaboré, ainsi que De Cotte, à la restauration de l'Hôtel de Ville.

Nicolas Coustou (1658-1733) et son frère Guillaume (1678-1746) avaient exécuté, pour l'ornementation du piédestal, les fameuses statues de la Saône et du Rhône qui, épargnées lors du renversement de la statue de Louis XIV, en 1792, furent transportées dans le grand vestibule de l'Hôtel de Ville où on les voit encore aujourd'hui

Dès 1713, Robert de Cotte avait fait approuver, à Marly, par Louis XIV, les plans et projets de décoration de la place Bellecour ; ces plans prévoyaient, outre l'érection des statues dont nous venons de parler, l'établissement de larges fontaines jaillissantes. Une machine hydraulique, invention de l'ingénieur Simon Petitot, placée sur la première arche du pont de la Guillotière, alimentait ces fontaines, avec une pression assez forte pour produire des jets d'eau de trente pieds de hauteur. Jacques-Jules Gabriel (1667-1742), ingénieur des ponts et chaussées du Royaume et membre de l'Académie d'architecture, donna (1724) les derniers avis pour l'entière décoration de cette place, qui devint l'une des plus belles de France. De Cotte exécuta, à Lyon, divers travaux et présenta plusieurs intéressants projets, et parmi ceux ci le projet des immeubles à façades monumentales de la place Louis-le Grand, dont les dessins ne furent pas acceptés immédiatement, mais qui furent cependant exécutés plus tard. On attribuait à ce même architecte l'hôtel des Concerts (1724), autrefois sur la place des Cordeliers ; certains croient, avec quelque apparence de raison, que Servandoni en fut l'auteur. On doit encore retenir, de De Cotte, son projet de décoration de la grande salle de l'Hôtel de Ville et ses projets et mémoires pour la construction de la loge du Change. L'un de ces projets est formé d'un carré de portiques alternés de pilastres pleins avec une sorte de clocher au centre, l'autre « en plan barlong, aux fenêtres en forme d'amandes ». Dans ce dernier, il élargit le pont de pierre et dégage le quartier du Change et l'église Saint-Nizier ; les deux monuments se trouvant, par suite, vis-à-vis l'un de l'autre et dans l'axe du pont. Combien doit-on regretter que ce projet n'ait pas été pris en considération! Le pont actuel a été, au contraire, fâcheusement reporté en amont; quant aux deux édifices, ils demeurent dissimulés, l'un derrière des bâtiments anciens qu'il eût été facile de faire disparaître — tout en conservant la curieuse maison du XIVe siècle près de laquelle ils se trouvent placés — l'autre (ce qui est impardonnable) derrière des maisons neuves.

Parmi les transformations notables de cette période, il faut citer la reconstruction du monastère des Jacobins (1714) œuvre du Père Godin; ce couvent devint plus tard l'Hôtel de la Préfecture ; il était situé à l'angle de l'ancienne rue Saint-Dominique et de la place des Jacobins. Aubert relie (1715) le port des Augustins au quartier Saint-Paul par le pont de bois Saint-Vincent. Le Grenier de l'Abondance, au pied du fort Saint-Jean, est édifié (1722), par Étienne Fahy, sur les plans de l'architecte Bertrand de La Vaure; ce bâtiment, d'une architecture sobre, est couronné, dans sa partie centrale, par un fronton triangulaire, orné d'un cartouche aux armes de France d'où s'échappent des cornes d'abondance. Le quai des Célestins est

entièrement transformé (1721) et prend un aspect austère, par suite de l'érection du couvent des Célestins; cette façade monumentale s'étendait sur près de 100 mètres, et semblait amorcer les transformations désirées par les architectes d'alors, qui, pénétrés d'idées classiques et aimant la symétrie et l'alignement jusqu'à l'excès, avaient rêvé pour les maisons bordant les quais du Rhône et de la Saône une suite ininterrompue d'architecture de grande allure, mais dont l'uniformité répugnait au caractère traditionaliste lyonnais.

Le Petit Collège des Jésuites est édifié pres du Garillan (1731) par un élève de l'Académie Royale de Paris, Joachim van Risamberg (1698-1756); la mairie du Ve arrondissement y est aujourd'hui installée.

L'architecte Ferdinand Delamonce (1678 1753) est l'un des architectes du XVIIIe siècle qui laissèrent à Lyon les plus délicats et les plus savants morceaux d'architecture. Déjà, en 1701, il avait établi cette gracieuse entrée de l'Hôtel-Dieu, sur la place de l'Hôpital, quand les Chartreux lui confièrent le soin de continuer l'œuvre commencée, plus de cent ans auparavant, par Jehan Maignan; il déploya dans cette construction (1733) toute son habileté et lança, au-dessus du plateau Saint-Sébastien, le dôme qui la couronne si élégamment. Il édifia (1740) la somptueuse maison Tholozan sur la place du même nom; on lui doit encore la riche décoration de l'ancien sanctuaire de Fourvière Delamonce avait été nommé, en 1736, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Lyon. Son père, Jean Delamonce (1635-1708), était l'auteur de différents travaux décoratifs qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Les vastes projets d'agrandissement de la ville reçurent un nouvel élan lors de l'arrivée à Lyon de Jacques-Germain Soufflot (1713-1780); nommé contrôleur des travaux de Marly, l'éminent architecte l'était, à titre honorifique, des monuments et embellissements de Lyon. En 1776, lors de la suppression des contrôleurs généraux, il fut nommé intendant général des bâtiments. On lui attribue le baldaquin et le maître-autel de l'église Saint-Bruno des Chartreux qu'il fit exécuter alors que Delamonce venait d'achever son fameux dôme L'architecte du Panthéon érigea, quelque temps après, les portails, d'aspect monumental, de la cour de l'Archevêché; il décora le grand salon et diverses pièces de cet édifice et y établit la terrasse sur la Saône.

Bien que d'une réelle valeur, ces travaux ne donnèrent pas à Soufflot le moyen de faire valoir toute sa maîtrise; le vaste projet d'agrandissement de l'Hôtel-Dieu lui fournit l'occasion de montrer tout ce dont il était capable

En 1737, l'Hospice se trouvait de nouveau à l'étroit et son accroissement devenait indispensable, car le même spectacle qui s'offrait dans les infirmeries, en 1682, se renouvelait; on voyait encore les malades accumulés dans des salles de dimensions insuffisantes.

La construction de nouveaux bâtiments fut donc décidée et les plans en furent dressés par Soufflot, qui conçut le majestueux monument que nous possédons encore, c'est la partie la plus importante de l'Hôpital; elle fut commencée en 1748. La façade qui domine le Rhône est très imposante : au centre, un dôme puissant repose sur le corps de bâtiment central, formant avant-corps sur le quai. Une porte d'entrée, encadrée de guirlandes rigides, est accompagnée, à droite et à gauche, de deux baies cintrées, s'ouvrant au rez-de-chaussée dans un parti de refends, qui, de la base de l'édifice, s'élève jusqu'au balcon du premier étage. Partant de cette hauteur, quatre grandes colonnes et deux pilastres ioniques supportent l'entablement encadrant les fenêtres du premier étage, les œils-de-bœuf et le cartouche ornés de chutes de guirlandes que soutiennent de puissantes têtes de lions aux yeux d'agate. Le dernier étage, surmontant la corniche, fut, contrairement aux ordres de Soufflot, modifié par son collaborateur Loyer; le dessin du maître donnait, à la façade, une impression plus élancée, l'étage supérieur étant prévu plus élevé ; le dôme, qui le surmonte actuellement, bien qu'ayant perdu à cette modification, n'en est pas moins d'une très majestueuse allure dans sa simplicité de lignes: il est terminé par un groupe de trois énormes chérubins, supportant le globe de la croix. Les ailes latérales du monument, couronnées par une balustrade, dissimulant adroitement le couvert, s'étendent, sur une égale longueur, à droite et à gauche du dôme, elles sont terminées par d'autres avant-corps, dont l'ordonnance rappelle le parti de l'avant-corps central, mais les colonnes sont remplacées par des pilastres; la balustrade supérieure est ornée d'un cartouche, accosté des statues du Rhône et de la Saône, œuvre du sculpteur Carl Elschouet, qui les exécuta au XIXe siècle, d'après les croquis de Soufflot; deux lions, en pierre, couchés aux extrémités de la balustrade, servent d'amortissement.

On comprend aisément que des sous-ordres furent nécessaires au maître de l'œuvre dans la direction de semblables travaux, dont l'entreprise dura plusieurs années; Soufflot s'adjoignit donc deux collaborateurs: l'architecte lyonnais Toussaint Loyer (1724-1807) et Melchior Munet.

D'une grande activité, l'architecte de l'Hôtel-Dieu, en même temps qu'il prenait part à Paris à d'intéressants concours, exécutait, dans notre cité, des travaux importants. L'architecte Roche fut son collaborateur dans la restauration et l'agrandissement de la loge du Change (1748) dont il fournit les dessins. Plusieurs hôtels particuliers furent construits par Soufflot, tel l'immeuble Parent (1751), sur la place de l'Herberie (aujourd'hui rue Saint-Côme); la salle des spectacles commencée en 1754 et achevée en 1756 était son œuvre; cette salle démolie en 1828 a été remplacée par le Grand Théâtre. Nous voyons encore l'éminent architecte exécuter avec Munet et la collaboration d'un riche lyonnais, Millanois, l'îlot de maisons, construit sur pilotis, compris entre le quai Saint-Clair et la place Croix-Paquet. Le quai Saint-Clair s'achevait alors, sous sa direction et avec la collaboration d'Antoine Rater, qui, démolissant la porte d'Halincourt, rouvrait, en créant le quai d'Herbouville (1771), l'ancienne route de Genève créée par l'empereur Claude et interceptée, depuis la fin du XVe siècle, par le bastion Saint-Clair. La belle ligne des quais du Rhône était ainsi terminée, après de longs travaux, dus au conseiller du roi et intendant des fortifications Gaspard Bertrand (1737) et aux ingénieurs Nicolas de Ville (1662-1741) et François de Ville, son fils (1712-1770).

Soufflot ne dota pas seulement Lyon de beaux édifices, mais il y fit école; ses collaborateurs et ses élèves nous ont laissé des spécimens de l'élégante architecture de leur temps. C'est à Toussaint Loyer que l'on doit (1760) l'église de l'Oratoire (Saint-Polycarpe) dont Chabry sculpta la façade; l'élégant hôtel de Varey (1758), à l'angle de la place Bellecour et de la rue Auguste-Comte, fut édifié par le même architecte. Ce bel hôtel est orné, à l'extérieur, de belles ferronneries et, à l'intérieur, les intéressantes sculptures sur bois qui le décorent permettent de le classer parmi les beaux spécimens de l'architecture de l'époque Louis XV.

Élève de Soufflot également l'auteur de l'hôtel de Parcieu, élevé (1754) sur la même place, à l'angle de la rue Boissac; cet hôtel présente une belle façade aux fenêtres ornées de riches rampes d'appui.

On peut noter, à l'achèvement de cette période, la construction de la nouvelle manécanterie (1768) édifiée par les Chanoines, comtes de Lyon, sur l'emplacement de l'ancien petit cloître Saint-Jean. Ce bâtiment, dont les plans avaient été établis par l'architecte Cyr Decrénice, est d'une bonne composition, mais dissimule fâcheusement la façade méridionale de la cathédrale contre laquelle il est adossé.

L'arsenal est construit en 1782, dans la rue d'Ainay, par l'architecte nantais Germain Boffrand (1667-1754), les travaux en sont exécutés par Dupoux (1774-1814) sous la direction de l'officier d'artillerie Louis de Barberin. Lors du siège de la ville, par les troupes de la Convention, une main criminelle provoqua l'explosion qui démantela la construction. C'est à Jean Dupoux que l'on doit encore l'Hôtel des Fermes sur le quai de la Charité (aujourd'hui hôpital militaire Desgenettes).

Vers la fin du XVIIIe siècle, l'ancienne ville devenant trop étroite, les architectes furent amenés, pour faire face aux besoins nouveaux que provoquait l'extension ininterrompue de la cité, à établir de nouveaux plans.

Deux projets retenaient l'attention; le premier agrandissait la ville, vers le sud, au delà d'Ainay, en adjoignant à la presqu'île les grèves qu'avait formées le Rhône par l'incessant dépôt de ses graviers. Ce projet était préconisé par Antoine-Michel Perrache (1716-1779), statuaire et ingénieur, qui, après en avoir obtenu l'autorisation, renversait les remparts d'Ainay et refoulait plus loin le confluent.

Le second projet d'extension — qui de prime abord paraissait irréalisable — était présenté par Jean Morand. Cet architecte prévoyait l'accroissement de la ville, vers l'Est, grâce à la construction (1777) d'un pont en bois gigantesque, sur le Rhône, et l'établissement d'un quai sur la rive gauche du fleuve;

les Lyonnais ont admiré, jusqu'en 1890, cette merveille d'ingéniosité qu'était le pont Morand ; l'avenir a donné raison au sagace architecte; une cité immense, qui va s'agrandissant chaque jour, couvre maintenant les anciennes plaines du Dauphiné.

La Révolution de 1793 s'attaqua malheureusement, avec acharnement, après la célèbre défense de la ville contre les troupes de la Convention, aux beaux édifices particuliers qu'avait décorés le pinceau de Boucher et d'autres peintres célèbres. Le quartier Bellecour, résidence de l'aristocratie, fut particulièrement visé. « Toutes les habitations des nobles et des riches seront rasées et ce qui restera de la ville prendra le nom de Ville Affranchie », disait le décret rendu sur la proposition de Barrère rappelant aux Lyonnais le châtiment autrefois infligé. à leur ville, par Septime Sévère. On vit alors le vieux Couthon, muni de ce décret, se faire transporter dans son fauteuil sur la place Bellecour et là, frappant de son marteau d'argent chacune des façades, donner le signal de leur démolition ; quatorze mille ouvriers furent employés à cette œuvre de dévastation pour laquelle une dépense de neuf millions de francs fut nécessaire. Succédant bientôt à Couthon, Fouché et Collot d'Herbois ancien pensionnaire du théâtre de Lyon, ruinèrent seize cents maisons, basse vengeance du comédien qui, quelques années plus tôt, s'était fait siffler sur la scène. Ainsi disparurent les plus somptueux hôtels et les élégantes demeures de cette belle période des XVII[e] et XVIII[e] siècles, dont nous avons réuni ici les trop rares épaves.

Nous tenons à exprimer ici toute notre gratitude aux propriétaires qui ont bien voulu nous autoriser à relever les parties intéressantes de leurs immeubles. Il est de notre devoir d'adresser nos remerciements à MM. A. Bleton, Félix Desvernay, Dissard et A. Poidebard qui nous ont aidé de leurs conseils avec autant de bienveillance que d'érudition, ainsi qu'à MM. Lucien Bégule, peintre-verrier, C. Jamot, Sainte-Marie Perrin, architectes, auprès de qui nous avons trouvé, pour la composition de cet ouvrage, les plus précieux renseignements.

Rogatien LE NAIL.



Lyon. — Vue prise des hauteurs de la Colline Saint Sébastien, aujourd'hui La Croix-Rousse

Table des Planches

Note Bibliographique

Menestrier. — *Histoire civile et consulaire de la Ville de Lyon*, 1696, in-folio.

Abbé Pernetti. — *Tableau de Lyon*, 1760, in-8°.

N. F. Cochard. — *Description historique de la Ville de Lyon* ou *Notice sur les Monuments remarquables et sur tous les objets de curiosité que renferme cette ville*. Lyon, Perisse freres, 1817, in-12.

Lyon ancien et moderne par les collaborateurs de la « Revue du Lyonnais » sous la direction de Léon Boitel, 1838-1843, 2 vol., in-4°.

Pierre Martin. — *Recherches sur l'architecture, la sculpture, la peinture, la menuiserie, la ferronnerie, etc., dans les maisons du Moyen Age et de la Renaissance à Lyon*. Paris, 1854, in-4°, fig.

Antoine-Gaspard Bellin. — *Notice sur l'édification du Grand-Théâtre et du Palais de Justice de Lyon*. 1855, in-12.

Vital de Valous. — *Les anciens Hôtels de Ville ou Maisons communales de Lyon*, 1862, in-8°.

Adrien Peladan. — *Guide historique, archéologique, monumental à Lyon et dans les environs*, 1864, in-12.

Tony Desjardins. — *Monographie de l'Hotel de Ville de Lyon*, Paris, A. Morel, 1867, in-folio, fig.

Lucien Begule. — *Monographie de la Cathédrale de Lyon*, précédée d'une notice historique par C. Guigue, 1880, fig.

Steyert. *Histoire de Lyon. Temps modernes*. T. I.I, 1890.

Mgr. Forest. — *L'Église Saint Bruno des Chartreux de Lyon*, 1900, in-8°.

Inventaire des papiers manuscrits du Cabinet de Robert de Cotte, architecte du Roi (1656-1735) et de Jules Robert de Cotte (1683-1767). Bibliothèque de la ville de Lyon. Imp. Nationale. 1904, in-4°.

Hospice de la Charite. — *Inventaire général des richesses d'art de la France*. T. II. Province. Mon. civils.

C. Jamot. — *Inventaire général du Vieux Lyon*.

Bleton. — *Histoire populaire de Lyon*.

E.-L.-G. Charvet. — *Lyon artistique. Architectes*. Notices biographiques. Lyon, Cumin et Masson, 1899, fig.

Pl. 1 à 12. — HOTEL DE VILLE

M. de Valous, dans son histoire des Hôtels de Ville de Lyon nous conduit dans chacun des édifices qui abritèrent jusqu'en 1646 le *Consulat*; à cette époque la ville de Lyon n'avait encore pour Maison commune qu'un immeuble ordinaire, de dimensions restreintes et pourvu de locaux insuffisants pour l'administration d'une ville, déjà très importante. Depuis longtemps déjà les échevins et les prevôts des marchands s'étaient proposé de construire un Hôtel de Ville ; les frais considérables, que devait entrainer un projet aussi grandiose les avaient contraints à l'abandonner jusqu'au jour où se présenta une circonstance des plus favorables qui leur permit de le mettre sérieusement à l'étude. Un vaste terrain, situé pres la place des Terreaux, se trouvait en vente : un acquéreur se présentait pour la maison de la rue de la Poulaillerie, où siégeaient alors les échevins ; le prix de la vente de la maison de ville 52.000 livres fournit les premières ressources et le terrain proposé fut acheté.

Dans leur réunion du 8 mars les magistrats de la cité désignèrent trois architectes qui se recommandaient par leur mérite, et les chargèrent de leur soumettre les « plans et dessins convenables » : Simon Maupin, voyer de la ville de Lyon ; Le Mercier, architecte de Paris et Désargues également architecte à Paris. Le Consulat écrivit au marquis de Villeroy, gouverneur du Lyonnais et à l'abbé d'Ainay, lieutenant général pour le Roi, les avertissant qu'il faisait enfin travailler à l'établissement des plans et les priant de vouloir bien user de leur crédit pour l'obtention des lettres patentes nécessaires à la construction de l'édifice.

Bientôt apres, les architectes présentaient leur projet. Celui du voyer Simon Maupin était retenu pour l'exécution.

La lettre de cachet du roi arriva à Lyon le 8 mai 1646 et les travaux commencerent presque aussitôt ; la cérémonie de la pose de la première pierre eut lieu le 5 septembre de la même année. Cette cérémonie se fit en grande pompe, en présence de Camille de Neufville, abbé d'Ainay, depuis archevêque de Lyon, assisté de Pierre de Sève, prévot des marchands, des quatre échevins alors en fonction, et de tous les anciens consuls et personnages notables de la ville, qui avaient été invités à y assister.

« Tout le monde apprécie l'incontestable mérite de l'édifice dont nous nous occupons, dit l'architecte Desjardins dans sa monographie de l'Hôtel de Ville, c'est un des rares monuments sur lesquels la critique a peu de prise, au point de vue de l'ampleur des masses et du pittoresque des lignes. » La construction proprement dite, surtout celle des maconneries, a été malheureusement faite en plusieurs parties avec une certaine négligence. Les archives fournissent à ce sujet d'intéressants documents montrant les difficultés rencontrées par le Consulat dans la conduite des travaux et ses incessants demêlés avec les maîtres maçons Daurolles et Chanat, causés par leurs nombreuses malfaçons et la mauvaise qualité des matériaux employés.

Les travaux marcherent cependant assez rapidement puisque deux ans plus tard les échevins y tinrent leur première assemblée.

Les peintres de la ville, Thomas Blanchet et Germain Pauthot décorerent plusieurs des salles principales. Nicolas Lefebvre se distingua par ses sculptures sur bois, dont il orna la cheminée et le plafond de la salle des échevins. Martin Hendricy exécuta les statues qui ornaient les niches de la chapelle ; les ornements et les figures de la façade avaient été sculptés par lui. Claude Warin, maitre graveur à la Monnaie de Lyon, fit les quatre médaillons en bronze de la facade ; ces médaillons représentaient le jeune Louis XIV, la reine régente Anne d'Autriche, les rois Louis XIII et Henri IV.

Un incendie survenu dans la nuit du 13 septembre 1674, détruisit une partie des bâtiments, malgré la bravoure de la population tout entière, qui, réveillée au son du tocsin, se porta rapidement sur les lieux et s'efforça de conjurer le sinistre. Une grande partie des œuvres d'art avait été la proie des flammes.

Le Consulat demeura quelque temps sans entreprendre la réfection de l'édifice, que l'on couvrit d'une toiture provisoire.

En 1701, Jules Hardouin Mansart, surintendant des bâtiments du roi fut chargé de la restauration et réédifia, en collaboration avec les architectes de Cotte et Simon, la partie ouest du monument, qui est la façade principale actuelle.

Marc Chabry exécuta en fort bas-relief les deux termes et les renommées qui encadraient la statue équestre de Louis XIV. Détruite pendant la Révolution cette statue fut remplacée par des figures en plâtre de la Liberté et de l'Egalité par Chinard; au XIXe siècle Legendre Hérald sculpta la belle statue d'Henri IV que nous voyons encore aujourd'hui.

Guillaume Simon, sculpteur, exécuta la sculpture d'ornement des parties nouvellement refaites. Les deux statues colossales d'Hercule et de Pallas, placées sur la balustrade, avaient été dessinées par de Cotte et sculptées par Marc Chabry.

PL. 13. — PORTE ET IMPOSTES

PORTE : RUE CONFORT, N° 28.

Première moitié du XVIIIe siècle.

La maison de la rue Confort n° 28 est une de celles qui offrent le plus d'intérêt parmi les constructions civiles lyonnaises. Le rez-de chaussée est remarquable par la porte d'allée, surmontée d'un œil de-bœuf avec tête de femme entourée de gracieuses guirlandes et de groupes de fruits; le vide est rempli par d'habiles enroulements et chiffres enlacés, en fer forgé, le tout d'une grande richesse. Un mascaron rieur surmonte la porte quadrangulaire à fortes moulures, des cornes d'abondance s'etalent à droite et à gauche; la porte en bois est soutenue par de fines pentures.

L'intérieur de la cour, grâce à la disposition de l'escalier muni de rampes droites, est d'un bel effet.

Propriété de M. G. de Gasquet

IMPOSTES : RUE SAINTE-MARIE DES TERREAUX, N° 5 ; RUE MERCIÈRE, N° 34

Commencement du XVIIIe siecle.

PL. 14. — IMPOSTES

RUE DU GRIFFON, N° 13. — PLACE DU PETIT-CHANGE, N° 1. — RUE SAINTE-MARIE DES TERREAUX, N° 3. — GRANDE RUE DES FEUILLANTS, N° 3.

Epoque de Louis XV.

Ces intéressants détails montrent que l'art du fer forgé ne trouva pas seulement à s'exercer dans les demeures aristocratiques du XVIIIe siecle, mais aussi dans de plus modestes immeubles; Lyon avait alors une florissante école de serruriers qui nous a laissé des morceaux remarquables de ferronnerie artistique.

PL. 15. — BALCONS ET IMPOSTES

BALCONS : RUE AUGUSTE-COMTE, 2 (Ancien Hôtel de Varey) : RUE ÉMILE-ZOLA.

Première moitié du XVIIIe siècle.

Les balcons de l'ancien hôtel de Varey ont été exécutés d'après les dessins de l'architecte Toussaint Loyer, collaborateur de Soufflot.

IMPOSTES : QUAI DE L'HOPITAL, 7. — COUR DE L'HOTEL DE VILLE

Ferronnerie du XVIIIe siècle

L'imposte de l'Hotel de Ville surmonte l'entree de la salle du Conseil municipal.

PL. 16. — PORTE

PLACE THOLOZAN, N° 19

Ce vaste immeuble, connu sous le nom de Maison Tholozan, et édifié face au Rhône, date du milieu du XVIIIe siècle : les plans et dessins en furent établis par l'architecte Ferdinand Delamonce. La façade comporte un avant-corps central légèrement detaché et formé de pilastres plats qui s'élèvent jusqu'au large fronton servant de couronnement.

Un balcon en ferronnerie, assez remarquable, surmontant le portail d'entree, est soutenu par de délicates consoles sculptées. Un perron de plusieurs marches donne acces au vestibule voûté qui conduit, à droite et à gauche, à deux larges escaliers ornés de riches rampes en fer forgé. Le vestibule spacieux est decoré de motifs en rocailles et d'attributs symbolisant les quatre saisons; la porte, en bois sculpté, est une merveille de composition et d'exécution

PL. 17. — PORTE

PLACE BELLECOUR, N° 27, HOTEL DE PARCIEU

Edifié par l'architecte Pierre Thenadey

La façade, sur la place, d'une bonne allure, date du milieu du XVIIIe siecle; de riches balcons d'appui règnent aux fenetres. Le portail d'entree est accompagné de pilastres plats supportant un entablement à triglyphes, un parti de refends encadre l'ensemble ; la porte en bois sculpté d'une exécution remarquable, s'ouvre sur le vestibule donnant accès au grand escalier, lequel est orné d'une belle rampe en ferronnerie.

L'hôtel de Parcieu a été construit pour le marquis Regnault de Parcieu, il est resté jusqu'à nos jours, la propriété de cette famille représentée aujourd'hui par M. le marquis de Parcieu et la marquise F. de La Garde. Cette ancienne famille lyonnaise possède encore deux autres branches: les Regnault de Lannoy et les Regnault de Bellescize.

(Renseignements communiqués par Mme F. de La Garde.)

PL. 18. — IMPOSTES ET GRILLES DE BALCONS

DÉTAIL D'UNE PORTE ET IMPOSTE, BOIS ET FER FORGÉ : RUE SAINTE-MARIE DES TERREAUX. — IMPOSTE BOIS ET FER FORGÉ : PLACE DE LA BALEINE, N° 6. — GRILLES DE BALCONS : RUE SAINT-COME, N° 10 ; — PLACE DU CHANGE, N° 4.

Epoque de Louis XV.

PL. 19. — PORTE

RUE DES FEUILLANTS, N° 8

L'immeuble du numéro 8, rue des Feuillants, était en 1792 la propriété de M. Jacques Drivet, fabricant de soieries; il fut vendu, en 1821, à M. le Colonel Coste, commandant la gendarmerie royale de Paris; c'est aujourd'hui la propriété de Mme de Vrégille et de Mlle Piégay, ses petites filles.

(Renseignements communiqués par M. A. de Vregille.)

PL. 20 A 24 ET 26. — SAINT-BRUNO

Au sommet de la colline Saint-Sébastien, ayant vue d'un coté sur les Alpes lointaines, et de l'autre sur les Monts-d'Or lyonnais, se trouvait un domaine, calme retraite dominant les bruits de la ville, appartenant a Jean Girollée

C'est là qu'en l'annee 1584, avec l'autorisation octroyée par Henri III, de passage à Lyon, les Chartreux etablirent un monastère, rendu nécessaire par le fréquent passage des prieurs et religieux de toutes les parties de la France.

En 1590, Jean Thurin, prieur recemment nommé, apres avoir pris conseil de Guillaume Schelson, religieux, chargea un architecte, Jean Magnan, connu également comme peintre, de lui preparer un plan du futur edifice : c'est celui de l'église actuelle.

Jean Magnan mourut l'année suivante, et l'architecte Delamonce accepta de continuer l'œuvre commencée, moyennant diverses modifications qu'il croyait utile d'apporter, modifications consistant dans l'adjonction d'un dôme et d'une nef, car jusqu'alors le chœur seul était commencé.

Les échevins lyonnais approuverent l'entreprise et la facilitèrent suivant leurs moyens.

A différentes reprises les travaux furent interrompus pour des causes diverses et, notamment, par manque de ressources.

Cependant, dès les premières années du XVIIe siecle, la décoration de l'eglise commençait et les murs étaient garnis de lambris délicats

Le peintre Horace Leblanc, élève de Lanfranc, décora le [illegible] et l'église de peintures [illegible] retraçant la vie de saint Bruno. Cette [illegible] par François [illegible]. Cet artiste exécuta en outre plusieurs travaux assez remarquables dont il ne nous est reste qu'un seul spécimen : « La résurrection d'un mort par saint Anthelme. »

L'édifice resta inachevé jusqu'en 1690. Les prieurs Claude Guinet et Gabriel Prenel reprennent l'œuvre et ce dernier l'achève. En effet, en 1733, l'architecte Ferdinand Delamonce émettait ses nouveaux plans et devis pour l'érection du dôme et une convention fut aussitôt passée entre le prieur et l'architecte « qui devait être nourri au monastère et recevoir mille francs pour ses desseins quelque fut le temps de la durée de l'entreprise ».

Delamonce, dit Mgr Forest, ayant à prendre l'œuvre au point où elle en était, se trouvait nécessairement gêné dans ses conceptions. Un mémoire de lui, à l'Académie de Lyon, témoigne de cette gêne qu'il eut à subir ; ainsi, il n'aurait pas admis comme ils sont les ressauts de l'entablement qui ne permettent pas aux métopes d'être disposés d'une façon régulière entre les triglyphes. A son avis, les arcades des chapelles sont trop basses ; trop basse aussi la nef par rapport à sa largeur ; les ailettes du jambage des piliers et leurs archivoltes sont trop larges, leurs moulures trop pesantes. Il dut se borner à corriger ce qu'il était possible de remanier, notamment les piédestaux massifs qui formaient près d'un tiers de la hauteur des pilastres, ainsi que les jambages des quatre grandes arcades du dôme. Le tailleur de pierre eut donc « à mutiler, tailler les anciennes bases, cimaises et corniches des vieux piédestaux, des quatre jambages des piliers sous le dôme, à faire l'enfoncement afin d'établir la nouvelle base dorique à chacun des piliers, et à tailler les nouveaux sur les profils de M. Delamonce ».

Plusieurs auteurs attribuent à Soufflot la construction même du dôme, or son nom ne figure dans les archives du couvent que pour des travaux de détails ; ce fut lui qui dessina les grands cadres pour les tableaux de Trémolière.

Le Florentin Jean Nicolas Servandoni fut chargé par les Chartreux de composer le dessin du fameux ciborium qui abrite le maître-autel. Ce baldaquin monumental est un chef-d'œuvre de grâce et de majesté. Ce fut Soufflot qui, après avoir accepté le projet de Servandoni, le fit exécuter. Les marbres les plus rares ont servi à décorer la cimaise, leurs tons multicolores ajoutent à l'agrément des lignes et des formes ; les quatre colonnes, également en marbre, sont dans de très heureuses proportions et la disposition de leur plan permet de ne perdre aucun détail de l'architecture soit des transepts, soit du chœur.

Les frères Doret de Vevey, en Suisse, fournirent le marbre.

Plusieurs artistes travaillèrent aux sculptures de l'église Saint-Bruno : c'est tout d'abord Chabry, qui, outre divers cadres de tableaux et des figures d'anges, dessina les belles stalles du chœur qui furent exécutées par Van Der Heyde.

Ces boiseries comportaient plusieurs scènes tout à fait remarquables ; elles furent mutilées en 1793.

La Révolution chassa les Chartreux de Lyon et confisqua leurs biens. Lors du rétablissement du culte, l'église des religieux devint église paroissiale sous le vocable de saint Bruno.

La façade actuelle du monument, œuvre de M. Sainte-Marie Perrin, architecte, date de 1872.

Pl. 25 à 27. — CATHÉDRALE SAINT-JEAN

PORTE ET FERRONNERIE

Milieu du xviiie siècle.

La porte en bois sculpté de l'entrée principale présente dans ses belles sculptures un reste de la facture habituelle à l'époque de la Régence et déjà on y sent les caractéristiques du style Louis XVI dans la console servant d'amortissement au trumeau dont les détails sont donnés à la planche 26.

La porte conduisant à la sacristie ainsi que la grille fermant le chœur sont en fer forgé d'un fort beau travail ; cette dernière rappelle par son dessin les ferronneries des Delamonce ; la composition, bien que compliquée, en est claire et admirablement balancée, et l'exécution des parties en fer forgé, aussi bien que de celles en repoussé, dénote une véritable maîtrise, et permet de constater que les maîtres ferronniers de l'époque de Louis XV ne se montrèrent pas inférieurs à leurs célèbres devanciers du Moyen Age, les Dorlande et les Dalphinet.

Pl. 28 à 30. — HOSPICE DE LA CHARITÉ

SALLE DES ARCHIVES

Milieu du xviiie siècle

On admirera le parti des plus remarquables que le décorateur a su tirer des formes en honneur dans la première période du règne de Louis XV pour l'ornementation de cette salle. Les vantaux sculptés des armoires formant lambris et les tympans d'une courbe gracieuse, le pilier central soutenant une voûte à arcades et à pendentifs ornés de fleurons en stuc, forment un ensemble plein de charme imprévu et du plus heureux effet. Il n'est pas jusqu'aux ferrures des armoires qui ne témoignent, par le fini de leur exécution et l'ingéniosité de leur mécanisme, du degré de perfection où s'était maintenu le travail du serrurier, à Lyon, au milieu du xviiie siècle.

Adossé au pilier et surmontant un socle de forme originale, se voit une réduction de la Vierge due au ciseau de Coysevox et qui orne une chapelle de l'église Saint-Nizier. Qu'il y a loin de la calme et rigide Vierge de l'époque romane à cette figure agitée

Les pilastres qui séparent les armoires sont couronnés d'amours ailés personnifiant les quatre Vertus cardinales. Notre planche 30 reproduit « La Force ».

Pl. 31. — PORTE ET IMPOSTE

PORTE DE L'ANCIEN HOTEL DE MONSPEY : RUE DE BOISSAC, N° 8

Première moitié du xviiie siècle

Cet hôtel est aujourd'hui la propriété de M. le Comte de Vaux.

IMPOSTE : RUE D'ALSACE, N° 21

Époque de Louis XVI.

Pl. 32. — IMPOSTES

PORTE DE L'ANCIEN HOTEL DE VAREY : RUE AUGUSTE-COMTE, N° 2

UNE AUTRE PORTE DE L'ANCIEN HOTEL DE MONSPEY

Milieu du xviiie siècle

Pl. 33 et 34. — LOGE DU CHANGE

AUJOURD'HUI TEMPLE PROTESTANT (1747)

Le quartier du Change fut, pendant tout le Moyen Age un centre d'activité et de transactions, le quartier le plus animé de la ville. C'était le lieu de réunion des marchands qui, de toutes les parties de l'Europe, affluaient aux célèbres foires de Lyon, et c'est tout à côté, dans la rue de la Juiverie, que s'étaient groupés les changeurs et trafiquants juifs.

La petite place sur laquelle s'opérait le change, s'appelait en 1350 : *In friperia, in ferrateria ;* elle prit dans la suite le nom de place de la Friperie-Brûlée, place où « soûlait estre la friperie brusée », puis, place de la Draperie ; ce n'est qu'à la fin du xvie siècle que nous lui trouvons l'appellation de place du Change.

Jusqu'au xviiie siècle le change s'effectuait donc, soit sur cette petite place, soit au rez-de-chaussée des maisons environnantes et « Lyon donnait alors, pour le change, la loi à toutes les places de l'Europe ».

En 1631 le Consulat décréta de faire construire une Loge des changes, par suite, non seulement de l'extension des affaires, car Lyon dès le Moyen Age connut une ère de grande prospérité commerciale, mais surtout à cause de l'exiguïté des locaux des banquiers.

Des difficultés entravèrent le projet du Consulat : les propriétaires des immeubles sur l'emplacement desquels devait être édifié le nouveau monument, y étant hostiles. Les travaux ne purent être commencés qu'en 1747 après approbation des plans et dessins présentés par Soufflot et dont l'architecte Roche assuma la direction.

Ce petit monument est d'une très bonne composition et grâce à ses heureuses proportions, il donne, malgré son exiguïté, une impression de grandeur. Les sculptures de la façade furent exécutées par Chabry, qui fit également les modèles des impostes et des panneaux de porte du rez-de-chaussée. Au xviiie siècle, on pouvait lire sur le frontispice cet extrait de la lettre de Cicéron à Munatius Plancus : *Virtute duce, comite fortuna,* digne hommage, dit un historien lyonnais, rendu au commerce de la cité.

Pl. 35 à 42. — HOTEL DIEU

L'Hôtel-Dieu de Lyon fut fondé vers le milieu du vi^e siècle par l'évêque de Lyon saint Sacerdoce, grâce aux libéralités du roi Childebert I et de la reine Ultrogothe. Lyon devait déjà à ces généreux bienfaiteurs bien d'autres fondations ; l'église d'Ainay avait été construite par eux, et la partie inférieure du clocher actuel est un vestige de cet édifice primitif qui fut renversé par les Sarrasins.

Le premier hopital se trouvait sur les bords de la Saone et devint par la suite l'hospice Saint Eloi, près de la place de la Douane.

Ce ne fut que plus tard qu'on édifia l'hopital du *Pont du Rosne* sur l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui.

En 549, le concile d'Orléans fixait la destination de l'Hôtel-Dieu, réglait l'emploi des dons et des aumones, et frappait d'anathème irrémissible comme « assassin des pauvres » quiconque contribuerait à la destruction de l'œuvre.

Les constructions actuelles de l'Hôtel Dieu sont comprises dans un immense parallelogramme, limité par les rues Childebert et de la Barre, au nord et au sud; à l'est et au couchant, par le quai de l'Hôpital et la rue Bellecordière; l'espace couvert est de plus de vingt mille mètres carrés.

C'est dans la partie au nord que se trouvaient au XVII[e] siècle les plus anciens bâtiments, une galerie couverte les limitait; cette galerie était occupée par plusieurs boutiques de bouchers qui disparurent par la suite. De vastes constructions furent alors édifiées, d'après le plan et les dessins présentés par un bourgeois lyonnais nommé Laure, plan que les recteurs de l'hopital reconnurent « comme étant le plus propre, commode et spacieux pour loger le plus grand nombre de pauvres comme nul de tous les autres projets présentés ».

L'acte de délibération, qui invitait les citoyens lyonnais à la charité, représentait, avec vigueur, la lamentable situation où se trouvaient les infirmeries, dans lesquelles on se voyait « contraint de mettre quatre ou cinq malades dans le même lit, desquels souvent un se trouvait mort au milieu, un autre à l'agonie et les autres fort malades; choses pitoyables a voir et capable d'émouvoir a compassion et commisération les cœurs les plus endurcis ». On concoit aisément que l'installation ancienne etait devenue insuffisante, pour une ville qui allait s'accroissant de jour en jour.

Toutes les constructions furent terminées en 1662, elles coutèrent 146.313 livres 19 sols 9 deniers.

A côte de cet hospice, vers le midi, fut erigée, entre 1637 et 1645, l'église de l'Hotel-Dieu; son etablissement ne coûta rien à la ville, ni meme à l'administration de l'hospice, car les libéralites de généreux citoyens y pourvurent; les marchands drapiers de la ville firent, à eux seuls, tous les frais d'installation du chœur. Les plans de cet élégant édifice étaient l'œuvre de l'architecte Guillaume Du cellet, qui eut pour collaborateur le sculpteur Jacques Mimerel, auteur de la décoration de la facade. La pose de la première pierre fut faite, en grande pompe, en présence du marquis de Villeroy, gouverneur et lieutenant général pour le Roi en la ville de Lyon, pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais; le cardinal archeveque Richelieu assistait également à la cérémonie ainsi que les doyens des comtes de Lyon, le prévôt des marchands, les échevins, les recteurs et administrateurs.

L'église fut mise sous le vocable de Notre Dame de Pitié et consacrée au culte en 1645.

Au commencement du XVIII[e] siècle l'erection de nouveaux bâtiments est encore decidee. En 1737, les locaux, si grands fussent-ils, etaient devenus trop étroits et ne pouvaient recevoir tous les malades et le spectacle affligeant d'autrefois se présentait encore : « Les malades sont couchés quatre dans le même lit; les fiévreux sont mêlés avec les blesses qui périssent en grand nombre, surtout ceux qui sont blessés a la tête. »

Les plans des constructions nouvelles furent dressés par le celebre architecte Soufflot; l'administration de l'hospice et les principales autorités de la ville ayant voulu donner à l'Hôtel-Dieu un aspect monumental. Tous les étrangers admirent encore aujourd'hui la grandiose facade qui se développe sur les quais du Rhône et à l'édification de laquelle collaborèrent deux architectes lyonnais, Toussaint Loyer et Claude Munet. On reproche à ces derniers de n'avoir pas suivi fidèlement les dessins primitifs du maître de l'œuvre, notamment dans le corps de bâtiment central et le dome: l'insuffisance des ressources dut etre la seule cause de ces modifications; la partie supérieure prévue par Soufflot était plus importante. Les directeurs des chantiers simplifièrent donc l'achevement du monument, car, deja, les administrateurs se plaignaient « que les dépenses prévues avaient ete de beaucoup dépassées et qu'elles avaient été employées à des dépenses plus brillantes qu'utiles ». Le dernier étage, eclairé par des baies sobres, fut abaisse et le dôme — qui dans le projet de Soufflot comportait d'elegantes lucarnes et un lanternon monumental — fut dressé sans faste et couronné par un groupe de chérubins portant le globe de la croix.

A l'intérieur, point de décoration, tout est d'un aspect nu et sevère. Les cours impressionnent par leurs vastes proportions et les bâtiments grandioses dont elles sont encadrées. Le cloitre, du XVII[e] siècle, est orné de plaques de marbre noir surmontées de couronnes de lauriers sur lesquelles sont gravés les noms des bienfaiteurs.

La petite entrée sur la place de l'Hôpital est due à l'architecte Ferdinand Delamonce qui l'edifia en 1701; elle porte, dans son ensemble et dans ses details, tous les caractères du style de la Régence; une élégante coupole coiffe le vestibule d'entrée.

L'Hôtel Dieu de Lyon peut etre considéré comme l'un des plus beaux monuments de France. Son architecture est sobre, mais majestueuse et imposante. Ses dômes et ses clochers, dominant les batiments, lui donnent un aspect monastique qui tranche singulièrement avec la banalite des maisons à loyer qui l'entourent et écrase, par sa supériorité, la moderne architecture de nos Facultés qui s'étale non loin de là.

Pl. 43 et 44. — ANCIEN ARCHEVÊCHE

SALONS 175.

Ces salons ont été décorés par Soufflot alors que le cardinal de Tencin était archeveque de Lyon, et revêtent, à coté de cartouches du plus pur style Louis XV, les formes plus calmes qui caractérisent l'époque de Louis XVI. De là un certain manque d'homogénéité. Mais les différentes parties considerées isolement ne manquent pas de caractere et contribuent à constituer un bel ensemble.

Plusieurs pieces decorees de lambris en bois sculpté font suite a ce salon et sont egalement de Soufflot. La planche 44 represente une de ces pieces.

Pl. 45 et 46. — ANCIEN HOTEL DE VAREY

[illegible]

Les De Varey firent édifier en 1758 l'hôtel situé à l'angle de la place Bellecour et de la rue Saint-Joseph (aujourd'hui rue Auguste-Comte). Toussaint-Loyer en fut l'architecte; il était élève et collaborateur de Soufflot; sans doute le maitre donna son avis sur les dessins et plans de ce remarquable edifice, car on y perçoit nettement son influence. Les facades sur la place et la rue en retour présentent trois étages avec riches balcons en fer forgé. La porte d'entrée d'une belle allure est flanquée de pilastres supportant un entablement a triglyphes que couronne une balustrade en pierre. Elle donne accès à une cour où se trouve un perron à plusieurs marches formant vestibule découvert conduisant a une porte d'entrée, surmontée d'un fronton que terminent, de chaque côté, deux ouvertures cintrées. De vastes appartements ornés de belles boiseries complètent cet ensemble. Cet immeuble est l'une des rares épaves ayant survécu à la tourmente révolutionnaire qui a fait disparaître presque tous les hôtels encadrant la place Bellecour. De grands immeubles, qui ne se recommandent a l'attention que par une banalité uniforme, les ont remplacés au commencement du XIX[e] siecle. Le salon du rez-de-chaussée reproduit dans notre planche 46 peut être considéré comme l'un des beaux spécimens de l'architecture privée, a Lyon, de l'epoque de Louis XV.

L'ancien hotel de Varey est aujourd'hui la propriété de la famille de Salveyre.

Pl. 47. — PANNEAUX DE BOIS SCULPTÉ

MUSÉE

Fin du XVIII[e] siecle

Ces panneaux, irréprochables de goût et d'execution, sont de parfaits modèles de style Louis XVI, dans la manière de Salembier. Ils ont eté offerts au Musee par la Chambre de Commerce de Lyon en 1896.

Pl. 48. — ANCIEN HOTEL DE JUYS

DÉCORATION D'UN SALON : RUE DU PLAT, N° 25

Fin du XVIII[e] siecle

L'hôtel où se trouve ce salon et qui appartenait à la fin du XVIII[e] siècle a M. de Lafond, seigneur de Saint-Paul-en Jarez, qui fut guillotiné en 1793, est aujourd'hui la propriété des Facultés catholiques.

La décoration peinte de ce salon est un excellent modele des arabesques si fort en honneur à l'époque de Louis XVI.



Phototypie Berthaud

Impr.

HOTEL DE VILLE

Façade sur la Place des Terreaux.

Architectes de Simon Maupin et Jules Hardouin Mansart

Milieu du XVIIe et commencement du XVIIIe s.

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris



Phototypie Berthaud, Paris.

Déposé

HOTEL DE VILLE

Façade

Détails des avant-corps

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur, Paris.



Phot. p. Berthaud, Pa.

HOTEL DE VILLE
Façade postérieure
Architecture de Simon Maupin
Milieu du XVIIe siècle
(La galerie qui réunit les deux pavillons a été construite au XIXe siècle)

Imprimerie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris



Phototypie Berthaud, Paris

HOTEL DE VILLE
Cour
Architecture de Simon Maupin
Milieu du XVIIe siècle



HOTEL DE VILLE
Beffroi
Architecture de Mansart
Commencement du XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris









HOTEL DE VILLE

XVIIe siècle





[illegible] d Par

Déposé

HOTEL DE VILLE

Cour

Dé[illegible] des fenêtres du r[illegible] de chaussée

B[illegible] trée principale

1646-1[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris

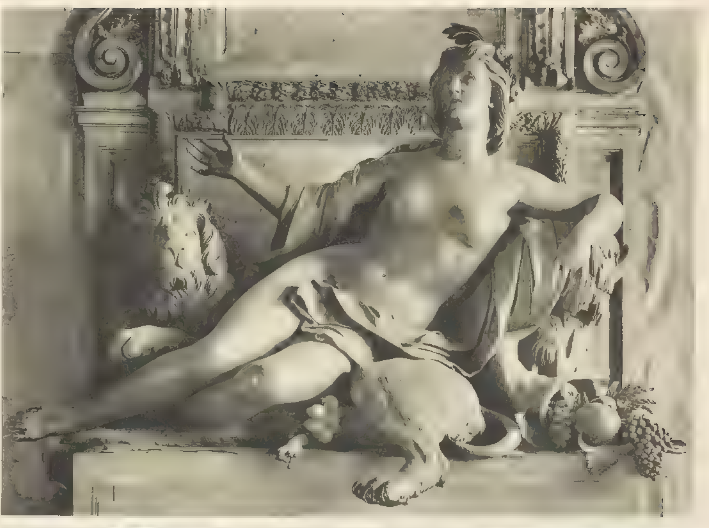


Phototypie Berthaud, Paris Déposé

HOTEL DE VILLE
Porte sur la Place des Terreaux
1651

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris







Phototypie Berthaud, Paris

Déposé

HOTEL DE VILLE

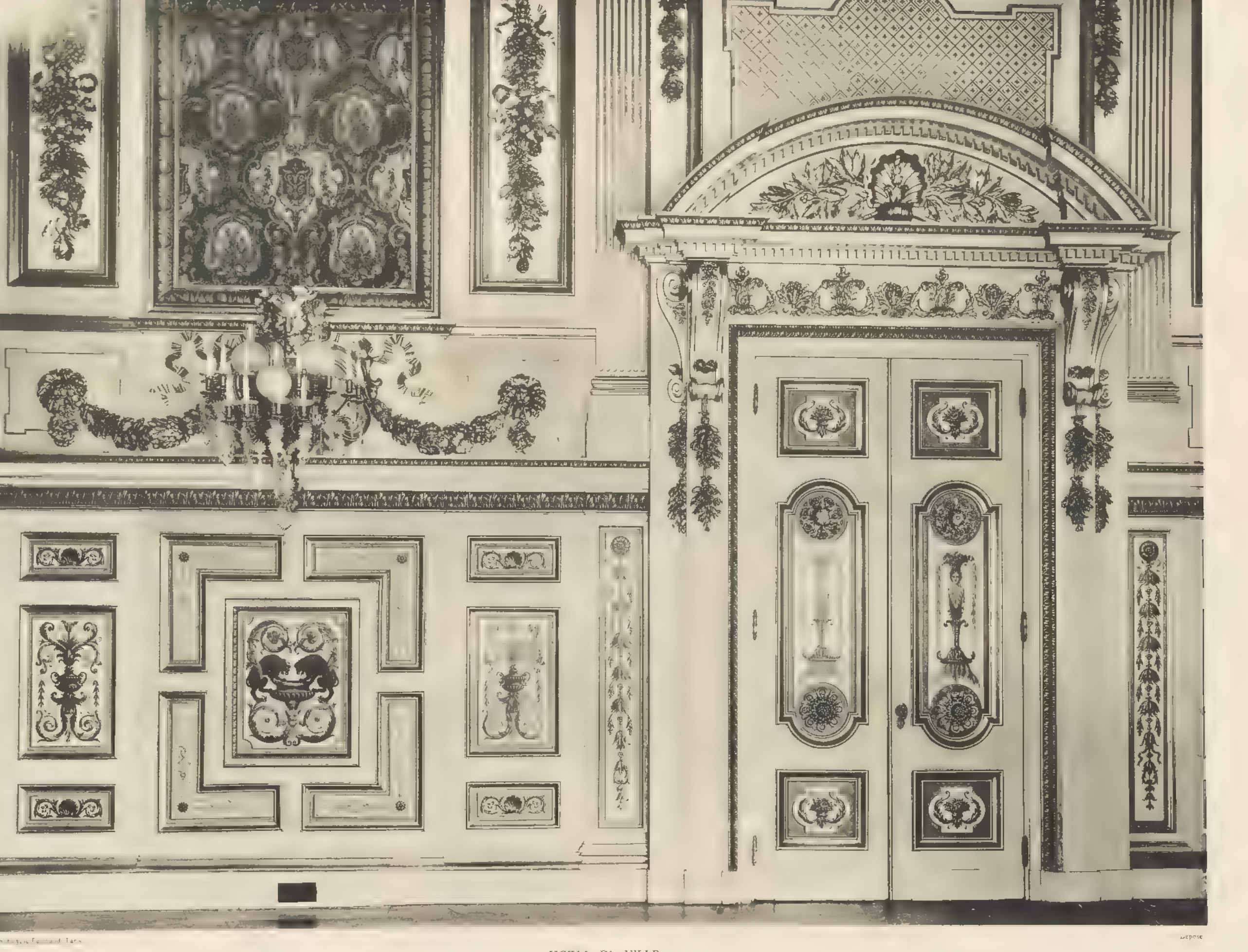
Détails de la porte sur la Place des Terreaux (1751)

Le *Rhône* et la *Saône*

Statues allégoriques en bronze par Guillaume et Nicolas Coustou *placées dans le vestibule*

XVIII[e] *siècle*

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris



Phototypie [illegible] Paris

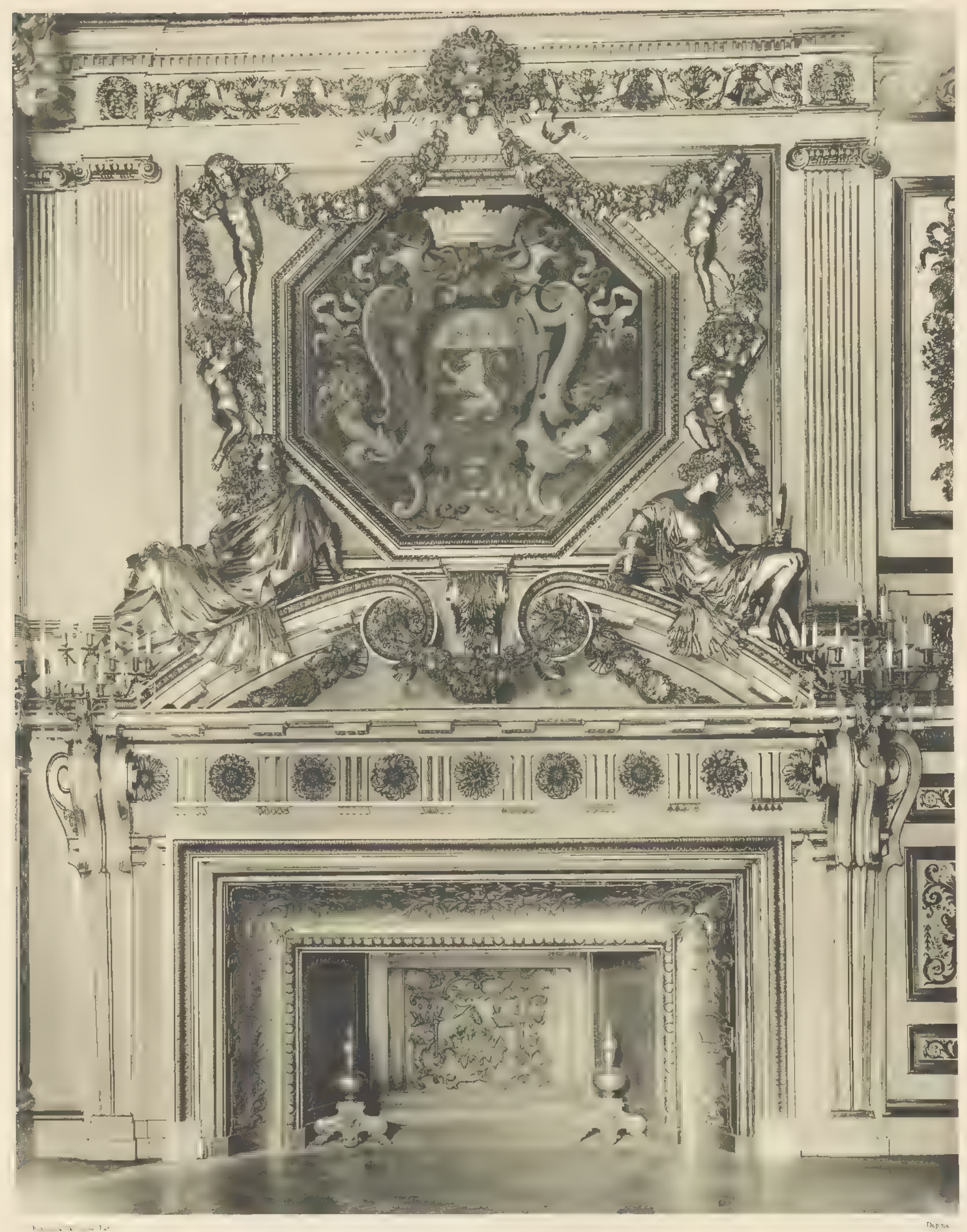
Déposé

HOTEL DE VILLE

Salle des L[illegible]

XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur Paris



[illegible] Déposé

HOTEL DE VILLE

[illegible]

[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs,
[illegible], Paris



HÔTEL DE VILLE
Plafond de la Salle des Échevins
[illegible] BLANCHET
1658

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.



HOTEL DE VILLE

Plafond de la Salle Henri IV, dans le Pavillon Nord

Peint par THOMAS BLANCHET.

1658

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.









[illegible]

Déposé

PORTE
Rue C[illegible] n° 2[illegible]
[illegible] XVI[illegible]

IMPOSTES
Rue Sainte-Marie-des-Terreaux, n° 5
Rue Mercière, n° 34
Fers forgés du XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris









Phototypie Berthaud, Paris

IMPOSTES

Rue du Griffon, n° 3 — Rue Sainte-Marie-des-Terreaux, n° 3

Place du Petit-Collège, n° … — Ancienne Rue des … n° 3

Époque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





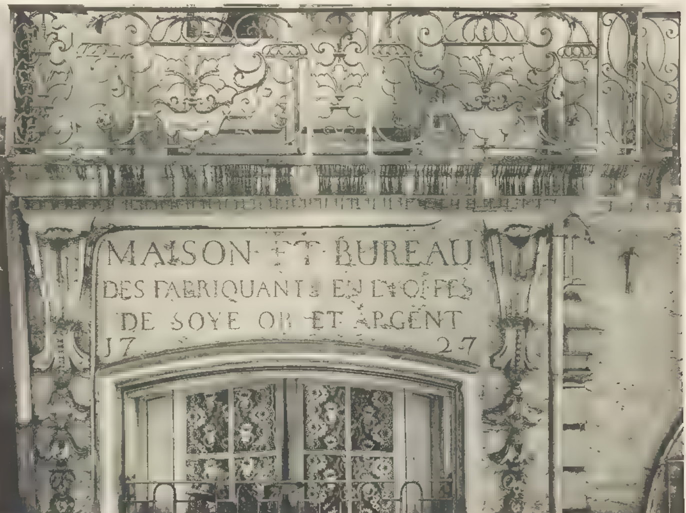


Photo [illegible]

BALCON
[illegible] rue Auguste-Comte
IMPOSTE
Porte de la Salle [illegible]
[illegible]
[illegible] du XVIIIe s[illegible]

IMPOSTE
[illegible] Quai de l'H[illegible]
BALCON
[illegible] Rue [illegible]
[illegible] XVIIIe [illegible]

[illegible]







PORTE

[illegible]

[illegible]

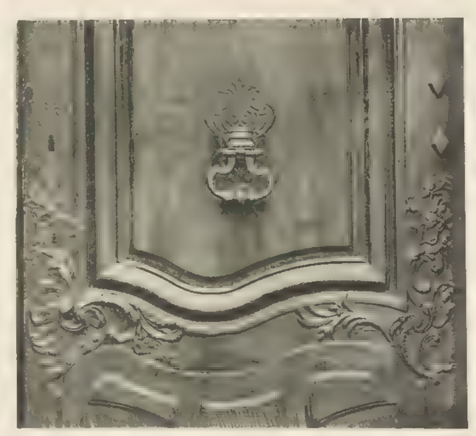
Époque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris









PORTE

Place Bellecour, nº 27.

Dessin de PIERRE THENADEY, architecte

Époque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.

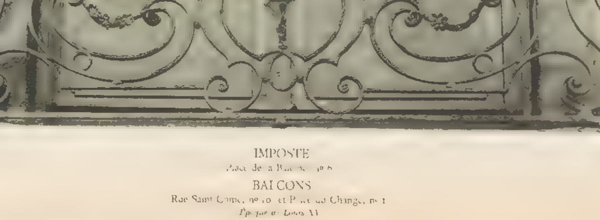


IMPOSTE ET PARTIE SUPÉRIEURE D'UNE PORTE

Rue Sainte-Marie-des-Terreaux

Époque de Louis XV





IMPOSTE

Place de la Baleine, nº 6

BALCONS

Rue Saint-Côme, nº 10 et Pont du Change, nº 1

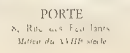
Époque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





Phototyp. A. Berthaud, Paris



PORTE

8, Rue des Feuillants

Milieu du XVIII[e] siècle

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris



[illegible]   Dép[illegible]

SAINT-BRUNO-DES-CHARTREUX

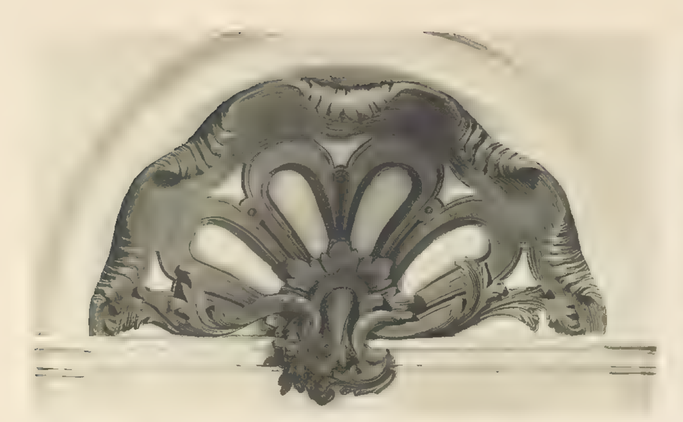
[illegible]

[illegible]

[illegible]

Chor[illegible] Sculpteur

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.





SAINT-BRUNO-DES-CHARTREUX

B... Maurice ...

Dessin de Germain Soufflot

1737

Dessus du Transept

Milieu du XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris











Phototypie Berthaud, Paris

SAINT-BRUNO-DES CHARTREUX

[illegible]

Milieu du XVIIIe siècle

(Pavillon dans le style de l'époque, exécuté en 1866)

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur Paris











SAINT BRUNO-DES-CHARTREUX

Détails des boiseries du chœur — bas relief en stuc de la chapelle

Dessin de CHABRY exécution de VANDERHEYDE

Milieu du XVIIIe siècle









SAINT-BRUNO DES CHARTREUX

[illegible]

Dessin de CLABRY, exécution de VAN DER HEYDE

Milieu du XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur, Paris





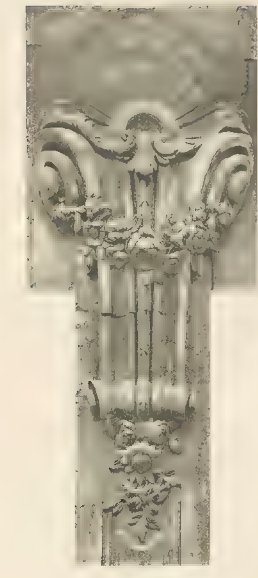
CATHÉDRALE SAINT JEAN

Porte principale — *Bois sculpté*

Porte de la grande sacristie — *Fer forgé*

Époque Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris







CATHÉDRALE SAINT JEAN
Porte principale
Détail de la boiserie
Milieu du XVIIIe siècle

Lapose

SAINT-BRUNO DES CHARTREUX
Transept
Cadre [illegible] dessiné par [illegible]
Peinture de TRÉMOLIÈRE
Milieu du XVIIIe siècle

Librairie des Arts décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





CATHÉDRALE SAINT-JEAN

Clôture du Chœur Fer forgé

Milieu du XVIIIe siècle.

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris



Phototypie Berthaud, Paris

HOSPICE DE LA CHARITÉ

Salle des Archives

Menuiserie XVIIIe siècle

Librairie de l'Art Décoratif,
A. Calavas, Éditeur, Paris.







[illegible]

Déposé

HOSPICE DE LA CHARITÉ

Salle des Archives

[illegible] en bois sculpté

Milieu du XVIII siècle

Librairie de l'Art Décoratif,
A. Calavas, Éditeur, Paris.



HOSPICE DE LA CHARITÉ
Salle des Archives
Détail des boiseries

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





Phototypie Berthaud, Paris

IMPOSTE
[illegible], Rue d'Alsace
Époque de Louis XVI

PORTE
Hôtel de Monspey, 8, rue Boissac
Milieu du XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris







[illegible] Dépôsé

PARTIES SUPÉRIEURES DE PORTES

H[illegible] de M[illegible] [illegible]

Première moitié du XVIIIe siècle

[illegible] Auguste Comte, n° 2

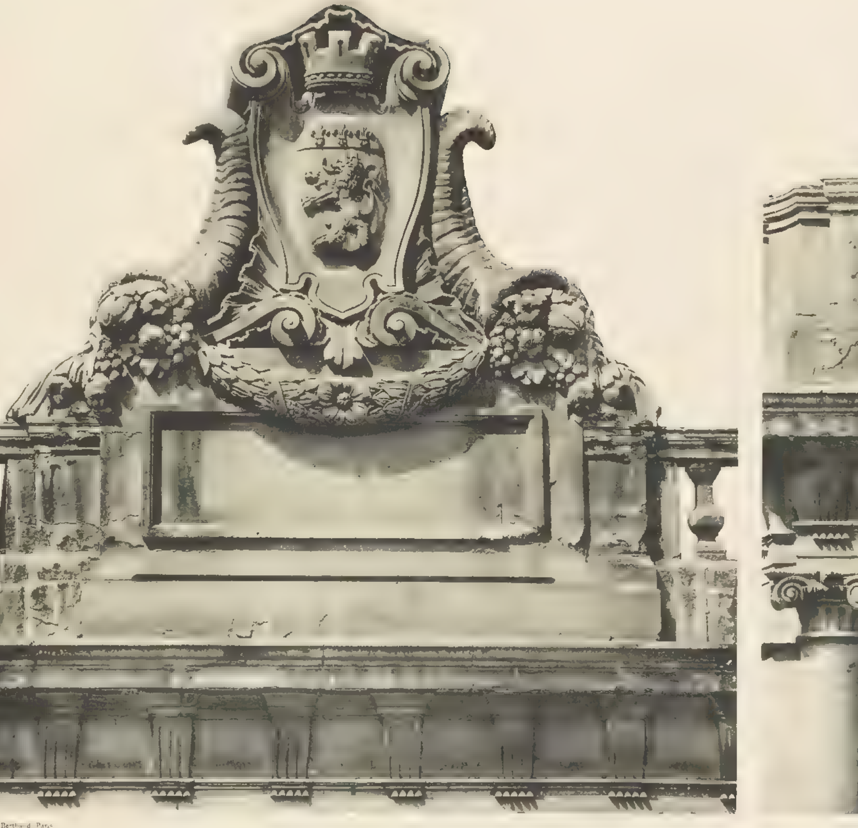
Milieu du XVIIIe siècle

[illegible]
Calavas, Éditeur, Paris





LOGE DU CHANGE



Photot. e Berthaud, Paris

LOGE DU CHANGE

Détails de la façade

Sculptures de Chabry

1748

(Le fronton aux armes de Lyon a été restauré au XIXe siècle)

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.



CHAPELLE DE L'HÔTEL-DIEU
Architecture de Guillaume Ducellet
Sculptures de Jacques Mimerel
1637-1645

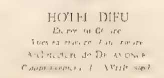
Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.



CHAPELLE DE L'HOTEL DIEU

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur, Paris







Phototypie Berthaud, Paris

HÔTEL DIEU

Entrée du Cloître

[illegible]

Architecture de Delamonce

Commencement du XVIII[e] siècle

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris

HOTEL-DIEU

Façade sur le Rhône

Architecture de Soufflot

1737-1756

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





Phototypie Berthaud, Paris

HOTEL-DIEU

Avant-corps central et cour

Architecture de Soufflot

[illegible]

Librairie des Arts décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris



[illegible]

HOTEL-DIEU

[illegible]

Architecture de SOUFFLOT

1741-1756

Les statues sont des sculpteurs PROST et CHARLES 1827

Déposé

HOTEL DIEU

[illegible]

Architecture de S[illegible]

1741-1756

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





HOTEL-DIEU

Détail de l'avant-corps méridional.

1733–1756

[illegible] groupe du fronton a été exécuté par [illegible] ; [illegible] Soufflot [illegible]

Librairie des Arts décoratifs,
A. [illegible], Éditeur, Paris





Phototypie Berthaud, Paris.

Dépose

HOTEL-DIEU

Façade sur la cour du corps de bâtiment central

Architecture de Soufflot.

[illegible] 1756

Librairie des Arts Décoratifs,
[illegible] Calavas, Éditeur, Paris.



ANCIEN ARCHEVÊCHÉ

Salon

Décoration de Soufflot.

Fin du règne de Louis XV





Déposé

ANCIEN ARCHEVÊCHÉ

Salon

Décoration de Sculpture

Époque Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur, Paris

Phototypie Berthaud, Paris

HOTEL DE VAREY
2, Rue Auguste Comte
Décoration de Toussaint Loyer
1758

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





Déposé

HOTEL DE VAREY

R[illegible] Auguste Comte [illegible]

[illegible] dans le Salon

Décoration de Toussaint Loyer

1[illegible]8

[illegible] des Arts Décoratifs,
[illegible], Éditeur, Paris









MUSÉE



Phototypie Berthaud, Paris.

FACULTÉS CATHOLIQUES

Décoration en camaïeu d'un Salon. — Ancien Hôtel de Jugs.

Époque de Louis XVI.

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.



